

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1908)
Heft: 105

Artikel: Mademoiselle Rotisset
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-257492>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

durant un jour ou deux, les âmes sensibles. Le lendemain, on n'y pensera plus.

Mademoiselle Rotisset

(Suite et fin)

Suivant les allées sablées, Manon, le sein frémissant, d'avait mal sa colère et son indignation ! Etre traitée comme un objet sans conséquence, elle, une intelligence (on ne disait pas encore intellectuelle) un cerveau, une âme digne de la Grèce et de Rome !

Et bonne-maman qui semblait trouver cela aussi naturel que d'être appelée « mademoiselle » par cette marquise retardataire, trop fière pour donner du « madame » à une modeste bourgeoise.

Quoi ! pour une particule devant son nom, due au hasard de la naissance, une vieille ridicule et un jeune nigaud, pouvaient se croire des droits à l'insolence !

Et elle jeta un regard courroucé sur son compagnon.

Non ! lui ne s'en croyait pas, au contraire ! et sa mine effarouchée, ses manières hésitantes ne lui donnaient pas l'air d'un gentilhomme plein de morgue, mais d'un jeune coquebin déconcerté par le voisinage d'une jolie fille plus déléguée que lui.

Un imperceptible sourire glissa sur les lèvres de la jeune fille.

On a beau n'être pas coquette... Sous la charmitte, une bande joyeuse riait, folâtrait, chantait :

Qu'est-ce qui passe ici si tard.
Compagnon de la Marjolaine ?
Qu'est-ce qui passe ici si tard.
Dessus le quai ?

C'étaient les enfants avec qui on les envoyait jouer !

Elle haussa son impérieux sourcil, et avec une révérence que n'eût pas reniée la comtesse d'Egmout, grande maîtresse en cet art perdu :

— S'il vous plaît, monsieur, d'aller jouer avec les enfants... pour moi, j'ai passé l'âge !

— Et moi donc, mademoiselle ! protesta-t-il vivement. J'ai seize ans ! Je suis hors de pages et colonel d'un régiment !

Il se redressait sur ses talons rouges comme un coquelicot sur ses ergots !

— Pardonnez-moi si je vous ai offensé, monsieur le colonel, dit-elle, réprimant une folle envie de rire ; mais la faute en est à votre grand'mère ; et j'ignorais que vous eussiez déjà vu le feu !

— Hélas ! non, mademoiselle, et c'est ce

la grange, sous la paille. Puis, quand la nuit viendrait, nous irions le chercher et le jetterions dans la rivière, car il ne fallait pas que l'on nous accusât de sa disparition.

Comme nous n'osions pas le toucher, nous le traînâmes et, de la voir derrière nous, au bout de la corde, me donnait froid dans le dos.

Arrivés dans la grange, nous l'enfoncâmes sous un tas de paille, mais la corde était gênante et nous la retirâmes, sans le toucher cependant, en desserrant le nœud à l'aide de deux bâtons.

Pais nous sortîmes.

IV

On soupait chez nous à sept heures. Sans doute, parce que nous avions tué Berna, le maléfice n'opérait plus et mon père allait

qui me peine ; d'autant que j'ai une peur affreuse.

— Peur ! un officier !

— Oh ! oui ; j'ai peur d'avoir peur !

Ce fut dit avec tant de naïveté, de naturel, qu'il n'y avait pas à se méprendre sur le sens de ses paroles, même s'il n'avait pas ajouté :

— Pensez donc, mademoiselle, devant mes soldats, qu'elle honte ! Ce serait à me passer mon épée au travers du corps, et tant que je n'aurai pas assisté à une bataille j'aurai cette appréhension. C'est terrible ! Aussi j'attends ma première affaire avec une impatience !...

Il avait l'air si inquiet, si malheureux et si crâne, à la fois, qu'elle ne songea plus à rire et dit gravement :

— Avoir peur d'avoir peur, c'est montrer que l'on a de l'honneur et du courage : les gens de cœur ne sont jamais fanfarons, témoins les héros de l'antiquité.

— Vous croyez mademoiselle ?

— Sans doute, monsieur. D'ailleurs, il y a plus d'un genre de courage.

— C'est que je crains de n'en avoir aucun...

— Le courage civique ?

— Ça, je l'ignore ; mais je sais que je suis très poltron auprès des femmes.

En vérité ?

— Oui. Tenez, continua-t-il avec un beau sérieux contrastant avec son museau rose de chérubin, devant une jolie personne (comme vous, par exemple), il me vient, sur le bout de la langue, toutes sortes de belles choses... Je voudrais vous dire combien je vous trouve gracieuse, aimable, séduisante... combien j'envie ceux qui vous voient tous les jours, qui peuvent effleurer vos doigts fuselés, entendre le froufrou de votre robe... et je n'ose... j'ai peur... et que vous vous moquiez de moi comme grand'mère, qui me traite toujours de nigaud... et m'envoie jouer !

Un gros soupir ponctuait cette belle déclaration.

Minaudant, Manon regardait la pointe de son petit boulier, traçant des signes dans le sable.

— Si vous êtes aussi hardi en actions qu'en parole...

— Hardi ! moi !

— Dame ! que pourriez-vous dire de mieux, si vous osiez ?

Il y eut un silence ; on n'entendait que les voix enfantines :

Que demande le chevalier,
Compagnon de la Marjolaine.
Que demande le chevalier,
Dessus le quai ?

Que demandait Sosthène ?

Que répondait Manon ?

mieux. Même il put se mettre à table ; mais, à mon tour, je me sentais malade. J'avais la fièvre et je me demandais anxieusement comment nous nous y prendrions pour transporter, sans être remarqués, le chat du père Michel, à la rivière.

Je quittai la ferme comme j'en avais l'habitude chaque soir après le repas et, sous prétexte de jouer une partie de billes avec les camarades, je me dirigeai vers la place de l'église où Clément m'attendait.

Il était près de huit heures, mais en juillet on y voit tard et il y avait encore du soleil dans l'air, un joli soleil adouci qui nuancait le ciel de nuances exquises et qui semblait envelopper la campagne dans un poudrolement d'or.

(La fin prochainement.)

Un baiser voltigea dans l'air, étouffé heureusement par le couplet suivant :

Une fille à marier,
Compagnon de la Marjolaine,
Une fille à marier,
Dessus le quai ?

Oh ! comme le chevalier de la ronde populaire, emporté sur son fringant coursier cette exquise créature, sourire enjôleur, et s'en aller se marier, loin, bien loin des pères barbares et des aïeules railleuses !

Hé ! hé ! se faire aimer, et peut être épouser par ce singulier timide, capable de toutes les audaces... hé ! hé ! la chose ne serait pas sans charme ! Et quelle revanche des impertinences de la douairière, de la nommer un jour grand'mère !

— Sosthène !

— Manon !

On les appelle... ils s'éveillent de leur rêve.

Où vous reverrai-je ?

— Mais, monsieur...

— Je ne pourrais plus vivre sans vous voir... Chez votre grand'mère ?

— Je la quitte demain.

— Chez vous ?

— Impossible ! mes parents ne vous recevraient pas.

— Je passerai sous vos fenêtres et vous descendrez bien quelquefois ? Ne dites pas non... Vous demeurerez ?

— Place Dauphine... mais c'est bien inutile... D'ailleurs, croyez-vous que je resterai là à vous guetter ?

— Nous aurons un signal... Tenez... je fredonnerai :

Qu'est-ce qui passe ici si tard ?...

— Nous perdrez votre temps...

— Alors, je piquerai une tête dans la Seine et vous aurez le regret de ma mort !

Sur le perron les deux vieilles dames les attendent en babillant.

— S'est-on bien amusés, enfants ? demanda la marquise.

Et Sosthène répondit avec une animation singulière :

— Oh ! oui, grand'mère !

Inutile de dire qu'en dépit de ses fiévreuses protestations, Manon, rentrée chez son père, n'eût rien de plus pressé que de guetter le passage du chevalier, et que, plus d'une fois, M^{lle} Philippon s'étonna de la lenteur que sa fille, si active, cependant, apportait maintenant à faire les commissions, tandis que, caché dans les arbres de la place Dauphine, un merle, sans doute, sifflait en mourdine :

Qu'est-ce qui passe ici si tard ?...

* * *

Vingt ans se sont écoulés ; l'idylle a fini, comme toutes les idylles, par une séparation, des larmes, un départ. Manon Philippon n'a jamais revu Sosthène de Bois-moril, établi et marié aux Isles. Elle est devenue M^{lle} Roland. La coquette de jadis joue maintenant les héroïnes tragiques, et pourrait prendre place parmi les femmes illustres qui attendent leur Plutarque.

Elle a gouverné la France et donné des leçons au roi, fait échec à la reine ; aujourd'hui, elle lui succède en prison, en attendant que ce soit sur l'échafaud. Stoïque dans l'adversité comme dans la fortune, elle emploie les loisirs de sa captivité à rédiger ses *Mémoires*. Elle s'arrête avec complaisance sur ses années de convent, ses goûts, ses études. Elle relate avec verve sa visite à M^{lle} de Bois-moril, mais elle ne dit pas un mot de Sosthène. Est-ce l'oubli volontaire ou involontaire ? Dans ce miroir où elle

pose pour femme forte, craint-elle de laisser entrevoir une faiblesse ? Est-il, son souvenir, réellement effacé, ou bien est-ce pour elle la petite fleur séchée au livre de la vie, que l'on garde pieusement cachée aux profanes ? Qui sait ? A sa petite vilaine table, convertie d'un linge blanc qui lui sert de bureau, elle feuilletait un livre de Thompson, respire quelques fleurs, écoute un oiseau et ne se trouve pas trop malheureuse, malgré l'ombre des barreaux, l'inquiétude de son mari en fuite, le souci de sa fille, orpheline bientôt. Elle a vécu l'existence virile d'un de ces hommes illustres admirés dès sa petite enfance ; elle a connu les ivresses de la gloire, les illusions de la liberté, les jouissances de l'ambition, les triomphes de l'orgueil. La petite bourgeoise a été reine d'une république, et peut-être l'échafaud de Marie-Antoinette n'est-il pas pour déplaire à la petite fille de M^{lle} Rotisset. Non... elle n'a rien à regretter... elle ne regrette rien... et pourtant...

A retourner ainsi en arrière, on fait plus d'une rencontre imprévue qui vous barre tendrement le chemin... La plume levée, elle écoute le sanzonnet du porte-clefs qui aifle là, dans la cour, et lui rappelle peut-être la merle jaseur de la place Dauphine... Qu'aurait été sa vie, si...

Et elle soupire involontairement. Brusquement derrière ses barreaux, une chanson éclate :

Qu'est-ce qui passe ici si tard,
Compagnons de la Marjolaine ?...

C'est une voix jeune et fraîche dont le timbre connu lui fait battre le cœur. Réve-t-elle ?

Mais non le refrain continue :

Que demande le chevalier ?

Elle est à la fenêtre, elle regarde dans le préau.

Une troupe joyeuse rit, chante, folâtre, comme il y a vingt ans. Seulement ce ne sont pas des enfants en liberté, mais des captifs de tout âge, voués au couteau, qui se divertissent ainsi en attendant l'heure de Samson.

Un jeune homme conduit le branle, une jolie figure poupine, aux yeux ingénus, au rire candide, qui semble s'amuser de tout son cœur.

— A mon tour, Boismorel ! crie un autre impatient de prendre sa place.

Boismorel !

Du instant après, M^{lle} Roland paraît dans le préau, où elle ne descend jamais d'ordinaire. Les jeux s'arrêtent : car ceux qu'elle a combattus même l'admirent et respectent le malheur qui les rapproche. Souriante, elle les engage à continuer et s'adressant à l'un d'eux :

— Monsieur de Boismorel, dit-elle, seriez-vous parent du marquis Sosthène marié aux îles ?

— C'était mon père, madame.

— Je l'ai un peu connu jadis... Vous lui ressembliez beaucoup.

— On me l'a dit souvent, madame, et je voudrais lui ressembler en tout.

La conversation continue... Plus maternelle qu'elle ne s'était peut-être jamais montrée à la fille Eudora, M^{lle} Roland questionna le jeune Sosthène. (Il portait le même nom ! Venu en France pour recueillir la succession de sa grand-mère, il s'était trouvé compris dans une fournée de suspects. Il était condamné de la veille et devait être exécuté le lendemain.

— Comme moi, dit-elle : nous serons peut-être de la même charrette.

— Je le voudrais bien... et pourtant...

— Quoi donc ?

— Vous ne rirez pas de moi, madame...

mais... j'ai peur d'avoir peur !...

C'était le même accent naïf, timide et résolu à la fois...

Manon oublia qu'elle s'appelait M^{lle} Roland, et conquise, charmée par cette jeunesse qui lui rappelait la sienne :

— Rassurez-vous : vous êtes poltron comme votre père qui était fort hardi...

Et un peu de rouge colora ses joues à ce souvenir.

Le lendemain ainsi qu'elle l'avait souhaité la même charrette les emmena place de la Révolution.

— Vous voyez bien que ce n'est rien, dit-elle gaiement en lui montrant leurs compagnons montant l'un après l'autre à l'échafaud.

— Ah ! tant que vous êtes là, je suis tranquille.

Il devait passer le dernier : généreuse jusqu'au bout, elle demanda à lui céder son tour, et :

— Ça vous ferait trop de peine de me voir mourir, dit-elle comme pour ménager son amour propre.

— Oh ! madame que vous êtes bonne !

Et, avec un élan impétueux, où elle retrouva son père :

— Vouliez-vous me permettre de vous embrasser ?

Avant qu'elle eût pu répondre, il lui prit un baiser, sans qu'elle s'en doutât et bondit sur la plate forme.

Sa jolie figure poupine apparut à la lunette :

Qu'est-ce qui passe ici...

Le sinistre couperet trancha le gai refrain sur les lèvres vaillantes qui n'avaient pas tremblé, et M^{lle} Roland gravit les degrés à son tour !...

Arthur DOUILLAC.



Un diagnostic de la mort réelle

De tous les genres de mort qui peuvent atteindre les hommes, le plus épouvantable est, sans conteste, d'être enterré vivant. Il est impossible de se figurer l'horreur atroce que doit éprouver une personne encore en vie lorsqu'elle se trouve ainsi ensevelie, privée de tout secours et sans espoir d'échapper à l'horrible sort qui l'attend.

Les erreurs de ce genre sont heureusement fort rares, et les progrès de la médecine tendent à les rendre de plus en plus impossibles. Pourtant certains états pathologiques tels que la catalepsie, sont encore très difficiles à distinguer de la mort réelle, et il arrive parfois qu'on ne les reconnaît qu'à la dernière minute. Pour éviter tout enterrement prématuré, plusieurs moyens et divers appareils ont été imaginés ; mais, jusqu'ici, on les appliquait peu en pratique, à cause des difficultés rencontrées dans leur emploi.

À la séance du 18 novembre dernier, de l'Académie des Sciences, M. Vaillant a exposé que le diagnostic de la mort réelle peut être fait, quant à présent, par l'examen radiographique des organes abdominaux.

En effet, sur la radiographie d'un sujet vivant, l'estomac et l'intestin ne sont pas visibles. On obtient sur la plaque sensible un diagramme de l'estomac et de l'intestin et les circonvolutions intestinales se dessinent avec tous leurs détails.

D'où vient cette différence ? M. Vaillant estime que, chez l'être vivant, les organes étant transparents et en mouvements continuels se laissent traverser facilement par les rayons X. Au contraire, chez le sujet mort, il se forme dans l'estomac et l'intestin, des gaz en majeure partie des sulfures qui, sous l'influence des rayons X, deviennent phosphorescents. Cette phosphorescence n'est pas perceptible ; l'œil ne peut la percevoir qu'au moyen d'une radioscopie de la région abdominale. De plus, les organes devenant plus lumineux sous l'action des rayons, provoquent une surimpression de la plaque photographique aux endroits où leur image se reproduit. Enfin, leur complète immobilité permet d'enregistrer tous les détails de leur structure, chose qu'on n'obtiendra jamais sur un sujet vivant.

La radiographie est d'un usage courant, aujourd'hui, pour que la preuve de la mort réelle puisse se faire dans tous les cas douteux. On doit être heureux de posséder un moyen aussi simple et efficace qui permettra de contrôler sûrement le pronostic du médecin, et qui sera capable de dénoncer les erreurs infiniment rares, répétons-le, qui pourraient encore se produire quelquefois.

Docteur D^{ox}.

Recettes utiles

Conseils de saison. — Les chaufferettes et les caoutchoucs. — La question des chaussures. — Pour bien nettoyer les flanelles. — Engélures. — Les ongles et les enfants.

Deux choses sont très en usage à la campagne, pendant la saison d'hiver ; ce sont : les chaufferettes et les caoutchoucs. Elles présentent quelques avantages et pas mal d'inconvénients. Les chaufferettes prédisposent à la congestion et aux engelures, et quant aux caoutchoucs, ils empêchent l'évaporation de la sueur, maintiennent par conséquent les pieds dans l'humidité et causent un relâchement de la peau qui vient alors moins résistante au froid.

Si l'on tient donc à s'en chausser pour marcher dans la boue ou la neige, il faut avoir le plus grand soin de les retirer dès qu'on rentre au logis.

Quant aux chaufferettes, le mieux est de ne pas s'en servir si l'on est sujet au froid, de s'en préserver par d'autres moyens. Nous ne savons rien de plus efficace que de se plonger alternativement les pieds dans de l'eau chaude puis dans de l'eau froide à deux ou trois reprises et même plus. Ce traitement qui doit se pratiquer de préférence le matin au lever et qui a pour résultat de rétablir et d'activer la circulation du sang est particulièrement recommandable pour les personnes âgées.

Passons maintenant au chapitre des chaussures. Il est de la plus grande importance pendant la saison d'hiver. Tout d'abord il faut se chausser largement. Les souliers étroits entravent la circulation du sang et par suite facilitent le refroidissement des pieds. Et quand vous serez muni de fortes chaussures, prenez la précaution de les rendre imperméables à l'humidité, en les enduisant tout au moins sur les côtés de la semelle, d'un mélange de cire et de suif de mouton fondus ensemble.

Il est un autre procédé : celui de l'imperméabilisation par le caoutchouc. Des diver-